

## Le vent qui coule se vide à l'horizon

Loïc Beauregard-Lefebvre

Numéro 166, automne 2020

Mais il ne suffit pas de se tenir debout sur l'autre rive du fleuve

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94374ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beauregard-Lefebvre, L. (2020). Le vent qui coule se vide à l'horizon. *Moebius*, (166), 119–128.

# Le vent qui coule se vide à l'horizon

Loïc Beauregard-Lefebvre

*Mais laissez-moi traverser le torrent sur  
les roches*

*Par bonds quitter cette chose pour celle-là*

HECTOR DE SAINT-DENYS GARNEAU

La chaleur calcaire ; au bord du ruisseau, le soleil collait lentement à la peau. Le jus des fruits coulait, soyeux et scintillant sur mon torse. Mes mains sentaient la terre, la résine, le sucre et le soleil. Aériens, acerbés, les moteurs punctuaient le ciel, rythmaient l'après-midi. Marc se baignait dans la volupté de l'eau, s'agrippait à la surface, maintenant en étoile le fragile équilibre de son corps. Les clapotements appuyés contre le silence des rochers. Dans l'herbe, couchée, Sophie séchait sous la charpente bleue, incandescente ; elle rêvait d'échapper à son corps au pied de l'érable, de s'abandonner comme on sacrifie son souffle à l'air.

Nous sommes expatriés, en fuite avons erré, rêvé. La nuit, nos pieds s'enfonçaient dans le mélange d'herbe et de terre nocturne qui brouille les intuitions ; le jour, nous trempions

dans l'oisiveté, cherchant dans l'air chaud un moyen de flotter, comme la fumée de nos dernières cigarettes. Petit à petit, nous sentions la fréquence s'accélérer, la flotte aérienne redoubler d'efforts, fouiller d'en haut la plus basse parcelle de terre, les yeux confortablement logés dans l'insignifiance de l'infini.

\* \* \*

L'hiver a basculé sur le soleil. Il a fallu trouver le courage, prendre le risque d'avancer. Nous sillonnons la vallée pour retrouver la fièvre, pour la sentir nous effleurer la peau comme une dernière caresse. Nous traînons sur le dos les dernières moissons de l'automne : ses provisions, ses couleurs, ses accidents. On dit que la nuit est noire, mais au nord des rivières, le ciel s'illumine en éclaboussures de rose et de mauve. Sophie creuse la neige avec l'espoir de trouver un foyer dans la clairière. Ses mains archéologues, lunaires : elles manipulent les branches, pétrissent la décomposition des feuilles, cherchent une étincelle nue, la première. Ses mitaines volent au vent, défient l'hiver boréal, bouleversent la nature et ses lois, érigent un monument : le feu. La flamme joue avec l'air, refuse, danse ; la chaleur s'élève au-dessus du bois et s'enlise dans nos yeux qui veillent.

Ma montre indique l'année dernière ; le temps est immémorial : nous courons après un souvenir. Marc m'a demandé si je me souvenais de l'étreinte du soleil, de l'embrasement ; il m'a demandé si j'étais capable de nous imaginer ailleurs, loin du froid qui brutalise. Le feu réchauffe, mais ce n'est plus la même chose : les flammes écorchent la peau. Un avion survole et muselle le crépitement. L'odeur

sidérale. La fumée assèche l'air. Sophie se retourne vers moi, inquiète : des gouttes rouges suintent sur le tapis blanc. « Faut faire quelque chose pour ton nez. » Le sang s'ancre dans la neige, à nos pieds, se cristallise sur chaque flocon. Sophie déchire un linge. L'avion clignote, le tissu s'imbibe : lumières rouges, blanches ; sauvagerie de couleurs fauves. Pleine, mutilée, la lune reflète le mélange de couleurs froides et dorées du feu. Marc fixe les flammes comme s'il pouvait y voir les reflets posthumes de nos ancêtres. La chaleur aspire la peur. Le vent s'est levé, menace de fendre les arbres, s'érafle entre les branches. Le feu s'affole, se projette sur la forêt comme des hallucinations. À la cime, les tisons dévoilent la canopée mise à nu.

Marc n'a rien dit. Ébranlé, il n'attendait rien, l'été, jamais peut-être. Il fallait faire durer les flammes qui s'anéantissaient, maintenir le feu en vie. Nous ne pouvions plus rester dehors, à attendre les saisons où nos racines avaient gelé ; immobiles, compromis par les engelures. Il a fallu partir, s'arracher à la terre, s'engouffrer dans la traînée d'arbres qui s'allongeait comme un faisceau.

Nous avons conservé le feu, le bois, le tonnerre ; la terre a glissé. Nos prévisions ne tenaient plus la route. Les clameurs se déchaînaient à la lisière, à la fin du monde que nous construisions, ou qui se construisait sans nous. Chaque pas comme défricher la neige mouillée et lourde. Le feu presque étouffé. Soudain, Marc a aperçu une irrégularité, a pointé un toit au loin ; nous avons cru au mirage. Il a fallu lui faire confiance, suivre le toit qui brillait dans la nuit, le toit clair-obscur. Autour, dans la forêt qui avale les souvenirs, la glace avait rempli l'espace, figé le temps.

Au bout de nos pas, plus qu'un toit, un foyer : nous lui avons confié les braises.

\* \*  
\* \*

Quand le vent se lève, son souffle s'écrase sur la cabane, fait claquer la porte et les fenêtres. Nous avons compris qu'il faudrait nous tenir pour traverser la nuit, le froid. Nous dormons près du feu, crispés dans la noirceur qui reprend le dessus sur les braises, protégés par le toit qui grince sous le poids de la neige. Marc tremble contre mon corps, étourdi par les meubles abandonnés, par les murs, leurs angles ; par la vie qui nous dépasse de l'autre bord.

Prier sans certitude la fin de l'hiver. Entretenir le feu. Survivre à l'espoir. Les avions volent trop haut, atterrissent trop loin ; il ne reste que le silence venteux de la forêt. En dedans, soustraits au monde, à nos rêves, au futur, nous apprenons chaque jour l'épaisseur du temps, de l'abandon. De la solitude. Marc dit que l'été reviendra bientôt, que nous sortirons d'ici, qu'une saison ne peut pas se cacher aussi longtemps, que ce sont les lois de la nature et que certaines lois n'appartiennent pas à l'humanité.

Derrière le filtre de givre, la neige enserre la forêt, traître, laineuse et irritante, vertigineuse avant la chute. Du toit, les amas s'affaissent au sol, scellent la porte et ce qui se trouve en dedans. « L'odeur, vous souvenez-vous de l'odeur ? » Sophie veut retoucher aux arbres, à la démesure. Elle veut sentir les feuilles déposer leur parfum sur ses bras. Elle vit ailleurs : en rêves, en désirs qui n'existent pas ici. Ici, nous n'échappons

plus à la fumée, aux cendres humides, à nos lèvres craquelées, à nos vieilles peurs noires, à la souffrance qui s'infiltré entre nos articulations. La fumée nous rappelle des souvenirs, mais ce n'est plus la même chose : elle les camoufle. L'hiver nous a laissés en jachère. Sophie dit qu'elle se souvient du bruit de l'été : les oiseaux s'égosillant quand le soleil se couche, les remous du ruisseau ; lorsqu'elle ferme les yeux, des voix ; peut-être ; il faudrait être dupe pour en être sûr.

Marc s'est enfoui dans le silence. Cette nuit, il a crié dans son sommeil. Un sursaut, comme pour nous avertir. Il nous a suppliés ce matin, désespéré : « On est trop fragiles, nos racines sont pas assez profondes, le toit va s'écrouler un jour, il va falloir tout recommencer, s'en aller ou tout rebâtir. » Il m'a demandé si j'avais encore la foi, si je croyais encore aux fils de vent, au bruissement des branches, aux feuilles, à nos corps nus dans le ruisseau. Je l'ai pris dans mes bras, lui ai rappelé ce que nous nous étions promis : qu'il n'était plus question de croire, qu'il fallait se tenir, dans la tempête, malgré le blizzard qui nous éloigne, pour que l'hiver s'épuise un jour. Il n'entendait plus rien ; il se débattait : « Combien de temps encore ? Combien de temps avant que ce qui frôle la mort dehors s'en aille ? »

Prise en otage entre les murs, la boucane s'accumule dans les fissures du bois. Nous n'avons toujours pas ouvert la porte. Je ne sais pas si nous en sommes capables. Elle nous préserve du froid, de l'extérieur. Ou c'est le feu en dedans qui réchauffe encore.

Nous avons trouvé des dés dans la commode. Le jour, contre l'ennui, nous jouons. Nos mains fendent l'air et quand ils s'échappent trop loin du feu, les dés ne roulent plus, ils glissent sur le plancher, sur la glace qui ne part pas. L'espoir

déboulant de lui-même à chaque lancer ; le hasard, souverain, tient la mesure, insuffle un rythme à la lenteur.

\* \* \*

Les matins réchappés au feu ne promettent rien, mais ils nous obligent à survivre, encore un jour, encore une heure, encore sauvages. Sophie tourne en rond, cherche, refuse la langueur, s'épuise. Ses doigts fébriles s'éternisent dans les failles du bois. Elle passe ses journées à la fenêtre, à regarder la forêt, à se dire qu'il aurait fallu la brûler d'avance pour se donner une chance. Nos provisions s'émiettent ; la faim s'alourdit dans nos ventres. Nous avons fait brûler le mobilier qui faisait encore de notre cabane une maison, avons mis au feu le dernier rempart nous séparant encore de la misère : un banc, une table, un lit ; tout ce qu'il nous reste : un plancher, des murs, le feu.

« On a plus le choix. On peut plus rien espérer ici. On peut plus rien attendre. On va crever si on reste. » La tempête dehors, le vent qui s'acharne. La charpente qui craque sous l'étreinte de l'hiver ; Sophie exulte. Vivante. Elle prend nos mains, cherche ce qui se dissipe sous notre peau, ce qui s'emmêle dans nos ventres, dans nos souvenirs. Sa peau chaude, sévère, bienveillante. Atterré, Marc s'emporte : « Qu'est-ce qu'on peut y faire ? Qu'est-ce qu'on peut faire d'autre que ce qu'on fait déjà ? Survivre, attendre que ça passe. » Marc parle de l'hiver comme s'il suffisait de tout y laisser, de s'agenouiller, de se soumettre à l'insolence, à la violence perverse du vent. Sophie insiste, déborde : « L'hiver va finir par nous tuer si on fait rien. »

\* \* \*

Sophie sort maintenant le jour. Sous la cabane, elle a trouvé une remise, une arme à l'intérieur ; « mon fusil », elle a dit. Chaque jour, elle quitte seule la cabane. Elle cherche de quoi nous nourrir, du bois pour le feu.

Au retour, elle nous raconte ce qu'elle a vu : des traces de pas, un animal, un chevreuil. « J'ai pas peur, je vais tirer si je le vois. » Sa voix tremble. Marc, indifférent. La forêt ne change pas : l'hiver règne encore, s'accroche aux arbres, aux branches, au désordre. Sophie résiste, pour Marc, je crois : « Le vent joue dehors, avec moi. Les branches dansent comme le feu, comme le ruisseau. »

Réémerger, ressentir le vent se tendre sur ma peau ; j'ai suivi Sophie aujourd'hui : pour voir, pour sentir l'odeur du froid, moi aussi. Marc est resté, il a insisté pour garder la cabane, le feu. Les avions ont délaissé le ciel ; nous aussi, peut-être. Attentif, je suis Sophie dans ses pas. Dans l'immensité, elle sait où elle va, ce qu'elle traque, elle le sent. Son exigence, son acharnement. Tête baissée, je retrace nos souvenirs : nos corps qui baignaient dans l'eau du ruisseau, notre peau qui séchait dans l'ombre des arbres, le soleil ; la forêt répond d'une langue étrangère, inconnue, fébrile ; un interstice. Les étoffes de neige drapées en silence sur les sapins rappellent les couvertures de mon lit d'avant. Le soleil se faufile entre les branches des érables et des bouleaux, dans la structure éclaircie, comme si l'hiver lui donnait enfin la permission de couler.



Sophie avance, dénoue, entraînée par l'espoir, désobéissant à la neige qui s'accroche au poids du monde. En chasse, elle poursuit par bonds l'animal. Les empreintes, la transgression, les tambours ; elle me fait croire que je n'ai peur de rien. Les traces mènent à une pente au loin. Sophie s'élanche, galvanisée comme la rivière qui déborde du haut de la chute ; elle se glisse entre les saisons.

Culminante, Sophie rayonne, l'animal vit, elle le voit. D'en haut, un tableau : entre les arbres espacés et l'horizon, un lac. Indifférente, l'eau reprend ses droits sur la glace. Un chevreuil s'abreuve à ses premiers ourlets chatoyants. Le soleil s'étend sur le corps de la bête, coule sur les berges et se déverse dans le lac.

D'un coup, une frayeur, un sifflement, une bourrasque perce la toile, le son m'avale ;

elle affole d'une balle la conscience de mille aïeux  
elle tue  
elle dévale le talus de l'hiver au couteau  
s'écrase au fond du paysage  
à genoux  
doucement comme pour prier  
et ses mains sauvages  
mortelles scintillantes affamées  
comme la flamme d'une chandelle  
s'abreuvent du sang  
de l'harmonie du monde qui coule à ses pieds

Les arbres ne sifflent plus : flambant neuf, le long râle de la chair résonne maintenant en moi. Par où commencer ?

Le sol tremble, halète. Sophie exécute l'animal, manie grossièrement sa lame dans le corps de la bête. Il faut se dépêcher, vider les entrailles, découper la viande. Mes mains grelottent dans le cadavre. Elles baignent dans les tripes chaudes et huileuses, malhabiles sous la fourrure dorée. D'un rouge profond, lustrant, les viscères s'agglutinent sur la neige. Sophie lève les morceaux de viande, me tend la chair tendre et encore tiède.

Le ciel se referme sur l'autre versant. Nos traces guident le retour. La marche est longue et crépusculaire, entravée par la neige. Sophie s'inquiète : « Il est tard. Marc est tout seul avec le ventre vide. » On accélère le pas en espérant attraper les dernières lueurs du jour.

La nuit s'écroule sur les façades de la cabane ; les murs gardent le silence. La porte fermée. Accrochées au toit, des stalactites glacées s'égouttent sur le perron. Sophie laisse la viande tomber, entre ; emboucanée, elle s'étouffe. La fumée flotte, stagne. Les miettes de braise meurent dans le foyer : le feu s'épuise. Sur le bord du foyer, au coin de la pièce, le corps de Marc gît, comme le galet noyé au fond du ruisseau ; immobile, asphyxié. Vaincu. Sophie éclate d'un cri qui ne lui appartient plus. La fumée nous trompe, remplit la cabane, dissimule le corps. Le temps s'altère, ralentit. Sophie s'approche du corps, s'agenouille. Le silence s'épaissit, s'éternise : il fait taire le vent, l'espace d'un instant.

Rallumer le feu. Le flamboiement frissonne sur le cadavre, Marc ; je ne sais plus. La porte ouverte. La chair dans la neige. Le sang. Le rouge et le blanc. Marc, vide. Sophie, à terre, battue, m'enlace, me confie son désarroi, sa tristesse. Ma main s'emmêle dans ses cheveux réchauffés par les flammes, et, pour remplir la nuit, nous laissons au toit et à la forêt le soin de pleurer.

La cabane s'est affaissée; le feu s'est occupé du cercueil. Le vent éparpille l'incendie et les cendres. L'aube qu'on doit porter, pesante. Ses premières lueurs bleutées écrivent les couleurs. La neige fiévreuse coule sur la terre, dévastée, comme la mer laisse le rivage après l'avoir noyé dans la marée. L'hiver ne fléchit qu'après avoir fait taire tout un territoire. Sophie ne pleure toujours pas, comme si elle n'en était plus capable, comme si elle savait que ses larmes ne pourraient pas la sauver du monde, de l'exil qui nous renverse quand on part à sa rencontre. Elle s'incline; une fleur repose au sol: la plus nue, la première. À travers le blanc qui disparaît, le jaune jaillit. L'ardeur de la sève résonne impassiblement dans les arbres. Le sentier coule jusqu'à l'horizon.